

The Housemaid d'Im Sang-soo

Philippe Gajan

Métamorphoses - Nouveaux visages des genres

Number 148, September 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62833ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (2010). Review of [*The Housemaid d'Im Sang-soo*]. *24 images*, (148), 32–32.

On se demandait pourquoi Im Sang-soo (*The President's Last Bang, Une femme coréenne*) avait décidé de faire un remake du classique *The Housemaid*, grand mélodrame devant l'Éternel (réalisé en 1960 par Kim Ki-yong, restauré par la fondation de Scorsese l'an dernier et disponible en streaming gratuit sur le site cinéphile theauteurs.com). La réponse est marxiste (ô combien!), implacable, quelque part entre Buñuel (*Le journal d'une femme de chambre*, évidemment) pour sa méchanceté et Wong Kar-wai ou le Park Chan-wook de *Lady Vengeance* pour son esthétique léchée. Implacable et impeccable, *The Housemaid* version contemporaine est un film qui va jusqu'au bout de sa proposition. C'est le moins qu'on puisse dire au vu de la dernière scène, la plus traumatique et traumatisante de l'année.

À l'instar de l'adaptation, on a envie de dire qu'un remake réussi n'est justement pas un remake. Et effectivement, à part

quelques éléments d'intrigue pris ici et là (principalement la prémisse, c'est-à-dire la liaison adultère du maître de maison et de la servante et ses conséquences), les deux films ne se ressemblent pas tant du point de vue de la forme que de celui du fond. Au contraire, la distance entre ces deux «servantes» permet de cerner l'évolution de la société coréenne entre les années 1960 et aujourd'hui (50 ans tout juste séparent les deux films). Et le moins qu'on puisse dire, c'est que cette évolution fait froid dans le dos. Elle est ici mesurée par (cristallisée autour de) deux aspects fondamentaux que le film scrute à la loupe. Il y a bien sûr l'aspect lutte des classes dans une société ultra-capitaliste, extériorisé dans le prologue urbain, puis intériorisé au sein d'une demeure de la haute bourgeoisie (vins fins et musique de chambre au menu), plus par-



ticulièrement par le rapport qui s'établit entre la servante la plus âgée, à la solde de la classe dominante, et la plus jeune. Il y a également et peut-être surtout l'enjeu, la place de la femme dans cette société dont témoigne *The Housemaid*. En découle un portrait terrifiant d'une société sclérosée, où le mâle dominant regarde se déchirer pour ses faveurs les femelles de son harem. Et c'est paradoxalement un grand film de femmes. – Philippe Gajan

I Wish I Knew de Jia Zhang-ke



La mise en scène des interviews qui s'enchaînent durant la première heure de *I Wish I Knew*, cette caméra qui ouvre les rencontres par des mouvements circulaires, le caractère si installé de l'ensemble donnent le sentiment qu'un autre réalisateur que Jia Zhang-ke aurait pu restituer de la même manière ces dix-huit témoignages recueillis si soigneusement. Ce n'est que plus tard, quand il fait entrecroiser ces mémoires individuelles avec des extraits de films du passé et qu'il rencontre Hou Hsiao-hsien, Zhu Qiansheng, qui a participé au tournage de *La Chine*, le film d'Antonioni, ou qu'il introduit son actrice fétiche, Zhao Tao, que la

matière prend une tournure plus singulière. Il s'agit de dépasser cette première impression et de se souvenir de l'importance que revêt, dans le cinéma de Jia Zhang-ke, la mémoire de son pays, le souci de préserver des traces d'un passé qu'une modernité à marche forcée lamine sans états d'âme. C'est tout à l'honneur du réalisateur de s'être effacé devant ces témoignages individuels, de nous faire entendre le plus distinctement possible ces morceaux de destins dont l'agencement recompose la multiplicité des strates de l'histoire de Shanghai et partant de la Chine. Il se livre à cet exercice sans aucun didactisme. Si un Chinois ou un connaisseur de l'histoire de ce pays s'y retrouve sans doute plus aisément, nous pouvons au moins saisir au passage la complexité de ces années où se sont enchaînés occupations, exodes, répressions

jusqu'aux lois du marché d'aujourd'hui. Particulièrement édifiante est la façon dont la vie de cet homme a basculé, quand, sans aucune formation particulière, il s'est constitué une fortune en jonglant avec des actions dès la naissance de la Bourse.

Rarement le mot «témoin» n'a autant mérité son nom. Car, dans ces propos enregistrés, il s'agit bel et bien d'un passage de témoins. Les personnes, qui appartiennent à différentes couches de la population, s'expriment certes en leur nom propre, mais ont été aussi choisies car elles peuvent éclairer tel ou tel pan de l'Histoire en évoquant le destin de leurs ascendants. Cet homme a vu son père assassiné, celle-ci est la fille d'un gangster réputé, une autre celle d'un militant du Parti communiste chinois clandestin exécuté à l'âge de 24 ans...

Jia Zhang-ke ne fait pas mine de faire le tour de quoi que ce soit. Modestement, il dépose sous nos yeux quelques pièces d'un immense puzzle incomplet, juste pour nous donner un aperçu, pour ne pas perdre la mémoire, pour ne pas couper les fils de l'Histoire. – Jacques Kermabon